

de réduire leur culte à l' inanité du culte protestant, c'est-à-dire au chant de quelques cantiques plus ou moins profanes et à la prédication d'une morale tout humaine.

Le culte, on le sait, n'est que l'expression publique et solennelle de la foi des sociétés. Or, le culte variant, il devient évident que l'altération de la foi a précédé ce changement. Par cette observation d'une incontestable vérité, l'on peut se convaincre que l'invasion du principe protestant dans la foi judaïque, pour être plus patente aujourd'hui, n'est rien moins que nouvelle. Ce qui, dans cette occasion, doit frapper vivement tous les esprits capables d'observation et de jugement, c'est que tout ce qui se rapproche du principe protestant tend immédiatement à s'éloigner du principe de la révélation divine, et à porter atteinte au respect des divines Écritures. Appliqué au christianisme, ce fait prouve invinciblement la radicale opposition qui se trouve entre le principe vital de la religion du Christ et celui de la rébellion protestante. Et puisqu'il en est ainsi, il devient évident que le protestantisme c'est l'antichristianisme, soit qu'il se manifeste sous les formes hideuses et définitives du panthéisme ou de l'autolaté, soit qu'il s'affuble du masque hypocrite qu'il ose appeler l'évangélisme.

Ce qu'il y aura de curieux à observer ce seront les inutiles efforts du jacobinisme réformé pour tomber d'accord sur une profession de foi commune à tous ses sectateurs. Ce labour sera au-dessus de ses forces, comme il s'est montré supérieur aux artifices de langage et à ce que l'on a bien voulu appeler le génie des premiers réformateurs.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DE LAMARTINE.

Saint-Pol, 6 août 1843.

« Jusqu'à présent on a beaucoup flatté le peuple. C'est à montrer qu'on ne l'estimait pas encore assez ; car on ne flatte que ce qu'on veut séduire. Pourquoi l'a-t-on flatté ? C'est qu'on faisait du peuple un instrument, et non pas un but. On se disait : La force est là ; nous en avons besoin pour soulever des gouvernemens qui nous gênent, ou pour absorber des nationalités que nous convoitons ; appelons le peuple à nous, environné de lui-même ; disons-lui que le droit est dans le nombre ; que sa volonté est le lieu de justice ; que Dieu est avec les bataillons ; que la gloire est le domaine de l'histoire ! que les moyens sont bons pour faire triompher les causes populaires, et que les crimes même s'effacent devant la grandeur et la sainteté des résultats, il nous croira, il nous suivra, il nous prêtera sa force matérielle ; et quand à l'aide de ses bras, de son sang et même de ses crimes, nous aurons déplacé la tyrannie et bouleversé l'Europe, nous licencierons le peuple, et nous lui dirons à notre tour : Tais-toi, travaille et obéis !... Voilà comment jusqu'à présent on lui a parlé : voilà comment on a transporté dans la rue les vices des cours, et donné au peuple un tel goût d'adulation et un tel besoin de complaisances et de caresses, qu'à l'exemple de certaines souverainetés du Bas-Empire, il n'a plus voulu qu'on lui parlât qu'à genoux. Ce n'est pas cela ; il faut lui parler debout, il faut lui parler de niveau, il faut lui parler en face. Il ne vaut ni plus ni moins que les autres élémens de la nation. Le nombre n'y fait rien. Prenez un à un chacun des individus qui composent une foule, que trouvez-vous ? mêmes ignorances, mêmes erreurs, mêmes passions, souvent mêmes vices qu'ailleurs. Y a-t-il là de quoi s'agenouiller ? non. Multipliez tant que vous voudrez toutes ces ignorances, tous ces vices, toutes ces passions, toutes ces misères, par millions d'hommes, vous n'aurez pas changé leur nature ; vous n'aurez jamais qu'une multitude. Laissons donc le nombre, et ne respectons que la vérité.

« Votre tentative pour populariser l'histoire a réveillé en moi une pensée qui dort depuis dix ans dans mon âme, pensée que j'ai présentée à réaliser tour à tour aux grands partis et au gouvernement de mon pays, et qu'ils ont laissé tomber à terre avec indifférence, parce que ce n'était pas une arme de guerre pour se combattre, mais un instrument d'amélioration et de paix pour façonner la nation ; cette pensée, la voici :

« Je me suis dit : Notre liberté de la presse, notre gouvernement de discussion et de publicité, notre mouvement industriel, notre enseignement primaire surtout, institué dans nos quarante mille communes, répandant avec une profusion croissante l'enseignement élémentaire dans les régions inférieures de la population ; c'est à dire que tout cela donne la faculté, l'habitude et le besoin de lire à des masses considérables du peuple ; mais après leur avoir créé ce besoin, que leur donne-t-on pour le satisfaire ? qu'écrirait-on pour eux ? Rien. Notre éducation à nous, fils du riche, privilégiés du loisir, se continue sans lacune toute notre jeunesse, et même toute notre vie. Après l'enseignement élémentaire que nous suçons sur les genoux de notre mère, les collèges nous reçoivent, nous passons de là aux grands cours des universités ; nous entendons les maîtres célèbres que l'Etat salarie pour nous dans les capitales ; sciences, philosophie, lettres humaines, politique, tout nous est versé à pleines coupes, et si ce n'est pas assez, des bibliothèques intarissables s'ouvrent pour nous ; des revues, des journaux sans nombre, auxquels notre aisance nous permet de nous abonner, travaillent pour nous, toute la semaine ou toute la nuit, pour venir nourrir notre intelligence chaque matin de la fleur de toutes les connaissances humaines et provoquer notre esprit à un travail insensible et à une perpétuelle réflexion. A un pareil régime il ne meurt que ce qui ne peut pas vivre : l'incapable ou l'indifférent. La vie est une étude jusqu'à la mort. Pour les enfans du peuple, au contraire, rien de tout cela. Cependant ils ont leur part de loisir aussi. Les jours de fête et de repos, les veillées d'hiver, les temps de maladie, les heures perdues ; il

n'y a pas de profession où une part quelconque de la journée ou de la vie ne puisse être consacrée à la lecture. Combien d'heures oisives pour vos cinq cent mille soldats dans leurs garnisons, pour vos soixante mille marins sur le pont de leurs navires, quand la mer est belle, le vent régulier ; combien pour vos innombrables ouvriers qui se reposent ou se fatiguent d'oisiveté habituellement quarante-huit heures par semaine ; combien pour les femmes, les vieillards, les enfans à la maison, les gardiens des troupeaux dans les champs ! Et où est la nourriture intellectuelle de toute cette foule ? où est ce pain moral et quotidien des masses ? Nulle part. Un catéchisme ou des chansons, voilà leur régime. Quelques crimes sinistres racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un flou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux ! Et pour les éclairer, quelques journaux exclusivement politiques, qui se glissent de temps en temps dans l'atelier ou dans le cabaret du village, et qui leur portent le contre-coup de nos débats parlementaires ; quelques noms d'hommes à haïr et quelques popularités à dépecer comme on jette aux chiens des lambeaux à déchirer, voilà leur éducation civique ! quel peuple voulez-vous qu'il sorte de là ?

« Eh bien ! j'avais pensé à combler cette immense lacune dans la vie morale et intellectuelle des masses, non pas seulement par des livres qu'on prend, qu'on lit une fois et qu'on ne relit plus ; mais par le seul livre qui ne finit jamais, qui recommence tous les jours ; qu'on lit malgré soi, pour ainsi dire, et par cet instinct insatiable de curiosité et de nouveauté qui est un des appétits naturels de l'homme, c'est-à-dire par le livre quotidien, par le journalisme, ce n'est pas un caprice, c'est la succession même du temps marquée heure par heure sur le cadran de l'esprit humain.

« Créer un journal des masses quotidien, à grand format, à un prix d'abonnement qui ne dépasse pas cinq journées, d'attacher à la rédaction de cette œuvre, sans acception d'opinion ou de parti, par le sentiment même du bien à faire, et par de hautes et honorables rétributions de leur travail, tous les hommes qui, en France ou en Europe, marchent à la tête de la pensée, de la philosophie, de la science, de la littérature, des arts et même des métiers ; demander à chacun d'eux un certain nombre d'articles sur chacune des hautes spécialités où ils régneront ; à celui-ci la philosophie morale, à celui-là l'histoire, à l'un la science, à l'autre la poésie, à un autre la politique, mais la politique générale seulement et dans ses principes les plus unanimement, sans aucune polémique vive et actuelle contre les hommes et contre les gouvernemens ; les engager à faire descendre toutes ces hautes pensées de l'intelligence jusqu'à la portée des esprits les moins abstraits en termes clairs, précis, substantiels ; à se traduire, à se monnayer, pour ainsi dire, eux-mêmes de la langue vulgaire ; associer à cet enseignement élémentaire, successif et varié, le récit des principaux faits nationaux ou européens, le procès-verbal complet de la journée dans l'univers entier ; faire pénétrer ainsi la clarté générale par toutes les portes, par toutes les fenêtres, par toutes les fissures des toits du peuple, et faire participer ces masses d'hommes, dans leur proportion et sans frais, à l'activité de la vie religieuse, philosophique, scientifique, littéraire et politique, comme elles participent à la vie physique par des alimens moins chers, mais aussi nourrissans ; voilà cette pensée ! Je n'ai pas le temps de vous la développer ici, mais qu'il vous suffise de savoir que, pour la réaliser, il ne faudrait qu'un million par an. Oui, il suffirait qu'un million de citoyens bien intentionnés souscrivissent à ce subsidé des masses pour un franc par an seulement, pour une de ces petites pièces de monnaie qui glissent entre les doigts sans qu'on les retienne, ou que la distraction jette mille fois par an à la moindre fantaisie du jour ; et cette pensée se réaliserait, et la civilisation descendrait comme le nuage sur les lieux inférieurs, pour verser partout sa pluie ou sa rosée. Quelle révolution morale n'opérerait pas en dix ans, sur l'intelligence, sur les idées, sur les mœurs, sur le bien-être des masses, cette infiltration quotidienne et universelle de la lumière dans leurs ténèbres, de la pensée dans leur assoupissement !

A. DE LAMARTINE.

BULLETIN.

Réclamations en faveur de M. Kelly. — Le Morning Courier et l'Inquisition. — Société d'Agriculture. — Instruction populaire.

Lundi prochain aura lieu la bénédiction de la première pierre de l'Eglise de St. Patrick à Montréal. Mgr. de Montréal dira la messe ce jour-là à l'église paroissiale à 7½ heures. Le sermon aura lieu ensuite, après lequel on se dirigera en procession à l'église St. Patrick pour y procéder à la bénédiction. La cérémonie promet d'être brillante. Nous en rendrons compte mardi.

Nous sommes heureux d'avoir à constater que les imputations dirigées contre M. Kelly, dans une correspondance du plus mauvais style et du plus mauvais goût, aient enfin été réfutées victorieusement par qui de droit. La calomnie, surtout quand elle s'attaque à des personnes respectables, est toujours odieuse ; mais quand elle se présente habillée de barbarismes et de grossières injures, alors elle devient dégoûtante et se réfute d'elle-même aux yeux des gens d'esprit et des honnêtes gens. Que la honte de celle-ci retombe sur ses auteurs ; c'est une vengeance assez grande. Mais nous nous réjouissons du témoignage public d'estime et de considération que des per-